

MARTIAL RAYSSE

la religion de l'art

Dans son refuge rural du Sud-Ouest, Martial Raysse ouvre les portes de son atelier. À presque 90 ans, le peintre revient sur son parcours artistique et questionne le cheminement d'une œuvre marquée par le succès, la traversée du désert et la renaissance.

Q

uittant Bergerac, la voiture s'engage sur une route étroite qui serpente dans un paysage vallonné de vignes et de champs, sur lequel la lumière de cette journée automnale pose un filtre doré. Nous arrivons chez Martial Raysse (né en 1936) : un ensemble de constructions rustiques

au milieu de la campagne, à perte de vue. Des poules ébouriffées courent dans l'herbe parmi des sculptures en bronze de l'artiste célébrant le corps féminin. On entre dans le bâtiment abritant l'atelier où il poursuit son œuvre. Au mur, une toile inachevée de grand format invite d'emblée à l'interroger sur son processus créatif de peintre. « Je commence par une esquisse, explique-t-il, à partir de laquelle j'élabore le *modello* (le modèle). Cette étude préparatoire est ensuite projetée sur la toile. Je peins désormais à l'acrylique. » Cela ne le gêne pas de laisser voir une œuvre en cours ? Un sourire passe sur son visage émacié de presque nonagénaire. « Avant, je ne l'aurais pas permis. Aujourd'hui, cela m'est égal, d'autant que je crois que cela intéresse les gens de voir une toile avant et après

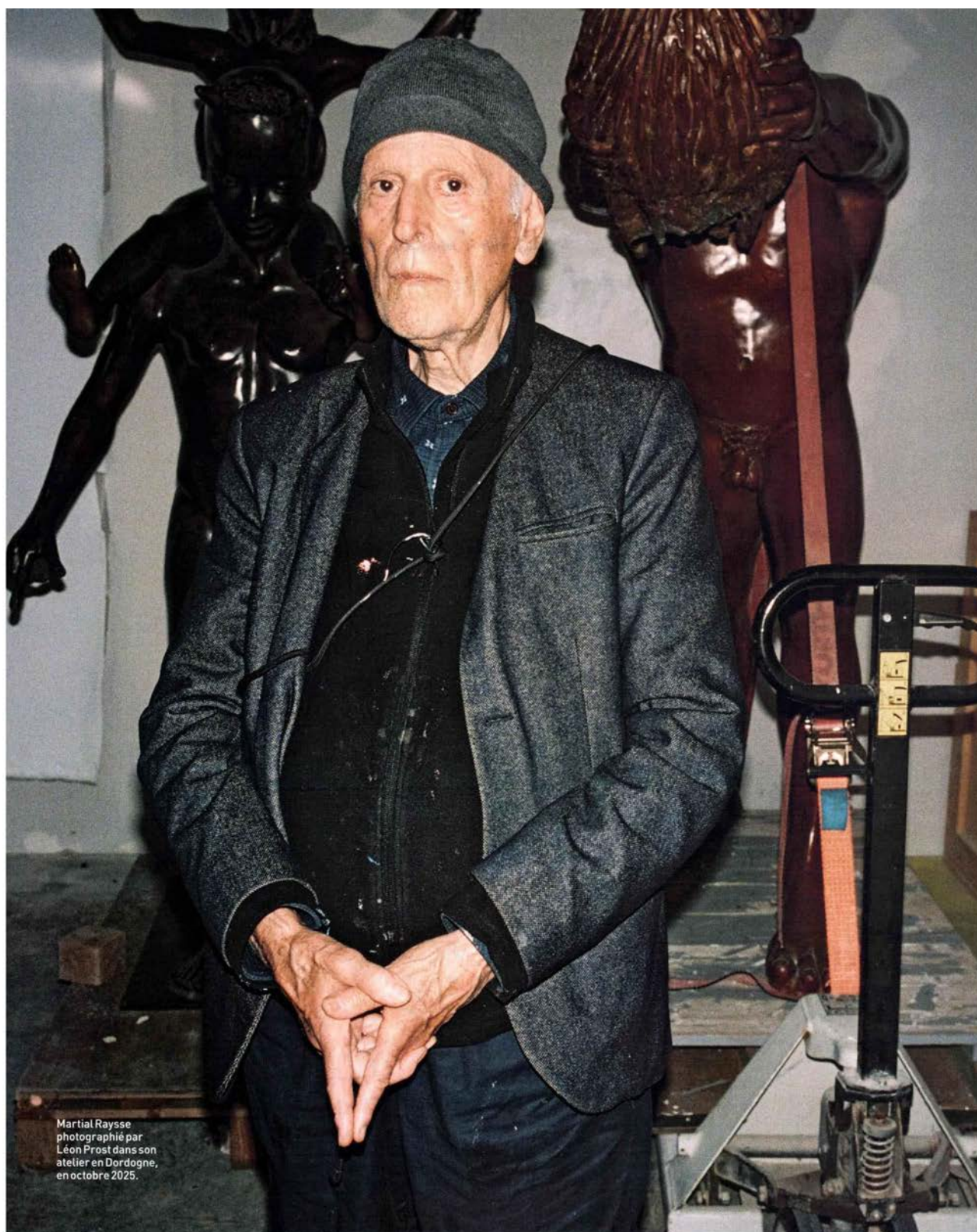
qu'elle soit terminée. » C'est autour d'un feu de cheminée, dans une salle à manger au sol de tomettes ocre, que se déroule ensuite la conversation. Il est question de son solo show à venir chez Daniel Templon, son nouveau galeriste et d'une exposition, le printemps prochain, au MOMus, le Musée d'art contemporain de Thessalonique... et oui, il est toujours passionné par le « mystère de l'incarnation », grâce auquel un tableau advient.

QUELLE(S) VIE(S) !

Martial Raysse déloge sans ménagement un chat assoupi sur un fauteuil. Comme ses félins auxquels il témoigne assez peu d'affection, on serait tenté de croire qu'il a, lui aussi, vécu plusieurs vies. La première débute sur la Côte d'Azur, où il exerce ses talents de peintre abstrait, avant de se ranger, au début des années 1960, aux côtés des Nouveaux Réalistes. Le jeune artiste proclame alors sa préférence pour les objets manufacturés qu'il assemble sous vitrine dans des compositions à l'esthétique volontairement aseptisée. Ce goût du neuf théorisé en « hygiène de la vision » le conduit à traverser l'Atlantique où il se joint aux représentants du pop art américain, Andy Warhol, Roy Lichtenstein, Tom Wesselmann, dont certains deviendront des amis. Après un séjour à New York, le Français s'installe à Los Angeles, dont la lumière lui rappelle celle de son Sud natal. Ses tableaux aux couleurs électriques, pour la plupart des portraits de femmes, jouent à s'émanciper du plan pictural, tout en mélangeant les références aux toiles de maîtres avec les codes de la publicité (série « Made in Japan »). Fleurs en plastique et néons sont intégrés dans ses images, soulignant le caractère artificiel de la représentation. ■

• À Voir

« Martial Raysse, œuvres récentes », Galerie Templon, 28, rue du Grenier Saint-Lazare, Paris-3^e, du 10 janvier au 7 mars 2026, www.templon.com



Martial Raysse
photographé par
Léon Prost dans son
atelier en Dordogne,
en octobre 2025.



Martial Raysse,
Actéon, bronze
patiné, 228 x 84 x 50 cm,
sculpture présentée
dans le solo show de
la Galerie Templon.

Son inspiration se
trouve dans le paysage,
la luminosité calme, et
règne animal et végétal.

■ Le succès de Martial Raysse et sa notoriété sont tels qu'en 1965, à peine âgé de 29 ans, il a droit à sa première grande rétrospective, au Stedelijk Museum d'Amsterdam. L'année suivante, il est choisi pour représenter la France à la 33^e Biennale de Venise. Le voici parvenu au sommet. Est-ce allé trop vite ? Au tournant des années 1970, il décide de se mettre en retrait et part habiter en Dordogne.

C'est *Le Grand Départ*, pour reprendre le titre du film qu'il réalise en 1970. « Je suis de plus en plus convaincu qu'il faut revenir au désert », écrit-il la même année dans un texte manifeste. À l'en croire, son existence se déroule alors au centre d'une petite communauté hippie. Il n'est pas impossible qu'il ait endossé le rôle de gourou – à l'instar de l'énigmatique Georges Gurdjieff (1877-1949), dont la figure le fascine. Il s'adonne en tout cas assidûment au yoga, et à la méditation – qu'il pratique encore quotidiennement. Et

il peint, au pastel et à la tempera. Ses sources d'inspiration, il les trouve alors dans le paysage, la luminosité calme, le règne végétal et animal (des séries « Loco Bello » et « Spelunca » en 1975 et 1977, à « La petite maison dans la prairie » en 1980). Mais tandis que l'art conceptuel est en vogue, la peinture n'a plus les faveurs, ni des critiques, ni des institutions, ni du marché. L'artiste s'isole davantage et acquiert pour une bouchée de pain, dans le Sud-Ouest, une ruine qu'il va patiemment retaper au fil des années pour en faire son domaine, près de Bergerac. Il s'y installe au début des années 1980 avec sa nouvelle compagne, Brigitte Aubignac, également peintre, qui lui donne bientôt un enfant, Alban – son second fils. Pendant ce temps, le monde oublie Martial Raysse. « Nous avons traversé une période très difficile », affirme-t-il, avec dans la voix cette pointe d'accent chantant qui dédramatise cette remémoration pénible.

LA TRAVERSÉE DU DÉSERT

C'est pourtant pendant cette traversée du désert que son art va prendre une autre dimension, dont *Le Carnaval à Périgueux* (1992) apparaît tout particulièrement emblématique. Peinte à la détrempe sur toile, sa technique de prédilection, cette fresque de huit mètres de long met en scène des individus travestis et des animaux formant un cortège grotesque étrangement contemporain. Martial Raysse dit avoir eu sa vision fugitive à bord d'un camion venu dépanner sa voiture. Depuis la plateforme surélevée du véhicule, il aperçoit dans les rues de

Bio express

1936

Naissance à Golfe-Juan, dans une famille d'artisans céramistes

1955

Publication de son premier recueil *Poèmes*

1958

Premiers assemblages et collages, et participation à une exposition de groupe à Nice en présence de Jean Cocteau.

1960

Adhésion au mouvement du Nouveau Réalisme

2011

L'Année dernière à Capri bat un record aux enchères, faisant de Rayssse l'artiste français vivant le plus cher au monde.

2014

Rétrospective « Martial Rayssse » au Centre Pompidou

2026

Premier solo show à la Galerie Templon, qu'il a rejoint en 2025

Martial Rayssse, *La Paix*, 2023, acrylique sur toile, 300 x 500 cm.



Périgueux un groupe de personnages aux postures et aux accoutrements bizarres. Il mûrit depuis peu l'intuition que s'il souhaite progresser, après avoir abordé le portrait, la nature morte et le paysage, il lui faut s'attaquer à la peinture d'histoire. C'est dans cette veine allégorique qu'il réalise au cours des décennies suivantes les tableaux de grand format – tels *Le Jour des roses sur le toit* (2001-2003), ou *Ici plage, comme ici-bas*, (2012). Les couleurs en sont acides, le ton, souvent à la farce, macabre.

Le destin tourne à nouveau, dans un bruit de pales d'hélicoptère : un jour, François Pinault descend du ciel d'un engin motorisé pour rendre visite au peintre dans son fief. « On m'a dit tellement de mal de vous que cela m'a donné envie de vous rencontrer », aurait-il affirmé une fois à terre. Les deux hommes sont de la même génération, ils partagent la même passion pour l'art. Tandis que de nombreuses œuvres de Martial Rayssse entrent dans la collection de la Fondation Pinault, on le redécouvre, il est porté aux nues. En 2011, Christie's vend *L'Année dernière à Capri* (1962) pour le prix record de 4,8 millions d'euros. En 2014, le Centre Pompidou rend hommage à ses cinquante ans de carrière à travers une rétrospective d'envergure reconstituant notamment ses grands environnements – par exemple, *Rayssse Beach* (1962), où sont rassemblées sur une plage en sable véritable, au son d'un juke-box, des œuvres utilisant le néon et des objets gonflables. L'année suivante, il a les honneurs du Palazzo Grassi, à Venise. Ce regain de succès coïncide avec le retour du figuratif dans l'art contemporain. Tandis qu'émergent des peintres comme Claire Tabouret, ou plus récemment, Nathanaëlle Herbelin, voilà que l'œuvre de Martial Rayssse est à nouveau en phase avec son temps.

EN QUÊTE DE VÉRITÉ

La grande peinture *La Paix* (2023) placée sur le stand de Daniel Templon lors de la foire Art Basel Paris, en octobre dernier, n'a pas encore trouvé sa destination. Elle sera au centre de l'exposition que le galeriste consacre de janvier à mars 2026 à Martial Rayssse. Leur rencontre ne date pas d'hier ; ils se fréquentent depuis plusieurs années, après avoir fait connaissance au Bouledogue, une brasserie du Marais où ils ont chacun leurs habitudes. Mais c'est tardivement qu'ils ont envisagé de collaborer. Daniel Templon est un ardent défenseur de la peinture. Martial Rayssse souhaitait que ses dernières grandes toiles soient montrées à Paris. Son fils Alban, qui travaille désormais aux côtés de son père à la préfiguration du futur fonds de dotation, voudrait que l'exposition du MOMus soit, quant à elle, centrée sur ses films, moins connus. Le musée de Thessalonique possède dans ses collections plusieurs œuvres de Martial Rayssse, qui a eu pour marchand le flamboyant Alexandre Iolas. « Nous sortions tous les deux à Paris, dans le quartier de Belleville. Iolas se promenait nu sous son manteau de fourrure », raconte-t-il, amusé.

On revient devant la toile laissée inachevée dans son atelier. Une silhouette féminine en occupe le pan de gauche, tandis qu'un personnage plus petit, d'allure juvénile s'enfuit dans la direction opposée, un foulard bleu à la main. Un repentir laisse deviner que le peintre en a modifié les contours et la taille. On le lui fait remarquer, il fronce les sourcils sous son béret. Martial Rayssse, comme on va l'apprendre, a en horreur les méthodes d'investigation des restaurateurs, qui passent les tableaux au scanner. Autant soumettre l'artiste à un détecteur de mensonges. Or « l'art a à voir avec la vérité », assène-t-il. C'est assurément la quête qui l'anime. —